





Jacques VANDROUX

Hier sera un autre jour

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-2087-1

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du  
contenu de ce livre.

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

[iStockphoto.com/Se73](https://iStockphoto.com/Se73)

[iStockphoto.com/Petekarici](https://iStockphoto.com/Petekarici)

[iStockphoto.com/Marilyn Nieves](https://iStockphoto.com/MarilynNieves)

[iStockphoto.com/Neydstock](https://iStockphoto.com/Neydstock)

[iStockphoto.com/Delihayat](https://iStockphoto.com/Delihayat)





## **AVERTISSEMENT**

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.



## PROLOGUE

Et si, un matin, vous vous réveilliez dans le corps que vous aviez à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Mais pas aujourd'hui... À l'époque où vous aviez dix-sept ou dix-huit ans !

Vous voilà donc amené à revivre une partie de votre existence, sauf que vous vous souvenez, plus ou moins, de ce qui va s'y dérouler. Comment réagiriez-vous ? Que changeriez-vous ?

Je me suis posé la même question quand j'ai écrit les premiers chapitres de ce roman. Et j'ai eu envie de replonger dans le bain de ma jeunesse. Certains pourraient dire que la rédaction de ce roman s'apparente à une thérapie. Peut-être.

Si l'histoire du personnage principal est fictive, quelques anecdotes ou situations sont tirées de la mienne. Sans doute y retrouverez-vous aussi un peu de la vôtre.

Alors si vous souhaitez savoir ce qui s'est passé en 1982 dans la vie de Frédéric Lemeur, je vous invite à débrider votre imagination et à me suivre.



## 1. ARRIVEE MOUVEMENTEE – 22 AVRIL

Mais c'est quoi, ce bruit infernal ? Un gang de chats qu'on égorge ? Je me retourne vers la table de nuit. Des LED rouges m'agressent en m'indiquant qu'il est sept heures. Sept heures ! Le seul jour de la semaine où j'ai l'occasion de m'offrir une grasse matinée... pour peu qu'un lever à huit heures soit considéré comme tel. Dans un réflexe endormi, j'envoie violemment ma main sur le réveil pour le faire taire. J'ai travaillé un mois comme un fou pour rendre dans les temps un important dossier professionnel et j'estime que j'ai mérité cet infime supplément de sommeil. Je cale ma tête sur l'oreiller et replonge dans les bras de Morphée.

Tapements contre la porte, légers au début, puis de plus en plus appuyés. Une voix lointaine se fraie un chemin dans mon cerveau encore comateux.

— Il est déjà sept heures et demie. Debout là-dedans !

— Trop tôt ! J'ai prévu de me lever à huit.

— Huit heures ? Mais tu seras en retard.

— Je suis en congés !

— En congés ? Mais tu as ton contrôle trimestriel de maths ce matin !

Je sais que les rêves sont souvent stupides. Quand on pourrait grimper allègrement l'Himalaya en tee-shirt ou séduire la jolie fille – ou le beau garçon – que les autres regardent avec de la bave aux lèvres, on

glisse dans des escaliers qui n'en finissent pas, on court derrière un train qui part sous ses yeux ou on se retrouve dans une salle d'examen devant un sujet incompréhensible. Avec mon « contrôle trimestriel de maths », je coche indubitablement la troisième case. Il va bien falloir que je me décide à me réveiller pour chasser ce rêve qui devient pénible. Mes doigts tâtonnent et trouvent un interrupteur que j'active mollement. Une lumière vive m'aveugle. Ouvrir doucement les paupières, revenir à la réalité.

C'est là que les choses commencent à dérailler. Sur le mur en face de moi, debout sur son Interceptor, Mel Gibson me fixe d'un air mauvais. Je reconnais tout de suite l'affiche que j'avais achetée juste après la sortie du film *Mad Max* dans une boutique du Quartier latin. Exactement la même ! Sur la table de nuit, le radio-réveil qui m'a arraché à mes songes. C'est fou comme il ressemble à celui que mes parents m'avaient offert pour mes seize ans. Le top de la technologie qui vous extirpe du sommeil avec le carillon de RTL, la musique de RFM ou une sonnerie crispante. Sept heures trente-cinq.

— Dépêche-toi, Frédéric, tu vas vraiment te mettre en retard ! s'affole la voix.

La situation ne s'arrange pas. Si je m'appelle bien Frédéric, ce n'est pas la voix de ma femme que j'entends, mais celle de ma mère. Costaud le rêve, et même un peu envahissant ! Comment en sortir ? Je devrais tomber du lit, me réveiller pour de bon et enfin profiter de ma journée de congé durement

acquise. J'écarte mes couvertures. La vache ! Je porte un caleçon à rayures et mon tee-shirt fétiche « I love NY », rapporté de New York par mon oncle. Le cerveau stocke un nombre impressionnant de données ! Et maintenant, appuyer sur la poignée, pousser la porte et me retrouver au XXI<sup>e</sup> siècle. Un éclair châtain déboule dans le couloir, s'arrête, me dépose un baiser sur la joue et se précipite dans la salle de bains.

— Je n'en ai pas pour longtemps, mais tu n'avais qu'à te lever avant.

— Valentine ?

— Ben oui, qui veux-tu que ce soit ? Kim Wilde ? me jette ma sœur avant de se lancer dans une tentative de maquillage. Activité à laquelle, de mémoire, elle consacre quelques minutes.

— Va vite avaler ton petit déjeuner ! me lance une femme déjà habillée en tailleur crème. Qu'est-ce que tu bois ?

— Un café.

Je réponds par réflexe, tellement abasourdi par la situation. C'est bien ma mère qui se tient devant moi, et elle ne doit pas avoir plus de quarante ans.

— Du café ? C'est nouveau ça. Tu ne prends pas de chocolat avant ton partiel ?

— Non, du café. Il est à quelle heure cet exam ?

Ma mère me regarde avec étonnement. La netteté des détails de la scène est ahurissante.

— Huit heures et demie. Tes cours commencent tous les jours à cette heure-là ! Tu as mal dormi cette nuit ?

— Non, non, ça va. J'ai juste... faim.

— Ton père avait un rendez-vous particulièrement matinal. Il en a profité pour descendre à la boulangerie et a rapporté de la baguette fraîche. Ça te fera du bien de manger un peu.

Je me retrouve seul dans la cuisine et je suis pour le moins désemparé. OK, je rêve. Mais rêver avec une telle précision, ça relève de l'exploit. Je saisis la cafetière et me verse une tasse de café. Je la porte à la bouche... et je suis bien en train de boire. Je ne me souvenais plus que mes parents consommaient un robusta si amer. Je suis paumé. Les voyages dans le temps n'existant que dans la littérature, qu'est-ce qui m'arrive ? Je me rappelle qu'un calendrier est attaché au mur et que ma mère, comme une détenue qu'elle n'a jamais été, rature les jours les uns après les autres. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi : c'était comme ça. Allez, je me lance ! Oh, bon sang ! Jeudi 22 avril 1982. Je vais bientôt avoir dix-huit ans et je suis en terminale. Reviens sur terre, mon gars ! Tu vas aller dans la salle de bains, en sortir ta sœur et regarder à quoi tu ressembles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me précipite face au miroir qui surplombe le lavabo sans tenir compte des récriminations de ma cadette. C'est pas vrai ! Exactement la même tête que sur les photos de

l'album que je conserve précieusement depuis... plus de trente-cinq ans.

— Si tu cherches à savoir si tu es devenu canon depuis hier, tu risques d'être déçu, Fred, commente perfidement Valentine.

On s'entendait bien tous les deux, même si on aimait s'agacer. Elle était toujours à faire les quatre cents coups, contrairement à moi qui, sans être timide, étais plus réservé. Dans l'instant, je ne suis pas en état de lui répondre. Me voir si jeune me file un choc. Mais dans quel délire est-ce que je navigue ? Le seul élément positif, c'est que j'ai encore tous mes cheveux. En revanche, mon style capillaire ressemble plus à celui de Mireille Mathieu qu'à celui de Brad Pitt... (qui est loin d'avoir entamé sa carrière). Si ma mémoire est bonne, on portait le cheveu long à cette époque, mais si je devais rester là un bout de temps, un passage chez le coiffeur s'imposerait.

— Mais enfin, Frédéric, qu'est-ce qui t'arrive ? Hier soir, tu étais stressé par ton contrôle, et ce matin, tu as l'air de t'en moquer comme de ta première liquette.

Ma mère a toujours eu un faible pour les expressions désuètes, mais elle me sort de ma torpeur. Que je nage dans la réalité ou dans une sorte d'univers parallèle, que dois-je faire ? Si je leur explique que j'avais cinquante-deux ans avant de me coucher, que je suis marié et que j'ai des enfants, je vais les mettre en panique. Déjà que je ne le conçois pas moi-même ! À court terme, le plus simple est sans

doute de mener la journée du Frédéric de 1982.  
Donc... faire appel à ma mémoire.

— Fred, on décolle ?

Je suis en terminale et Valentine est en seconde.  
Nous avons l'habitude de nous rendre au lycée ensemble, mais là, je suis tellement paumé qu'elle s'en apercevrait et me harcèlerait de questions.

— Je vais être à la ramasse, Val.

— À la ramasse, c'est quoi ce truc ?

Et merde, il va falloir que je retrouve des expressions « vintage », expressions que j'ai oubliées depuis longtemps.

— Je suis dans le coaltar. Vas-y ! Te mets pas en retard ! On fera le chemin tous les deux demain.

— Alors que tu joues ton match de tennis inter-lycées demain matin ?

Ce drame sportif ressurgit soudain. J'étais un des leaders de la petite équipe de mon école et mes amis comptaient sur moi. Ce jour-là, j'avais malgré tout pris une raclée contre un type bien meilleur que moi. Je verrai s'il est nécessaire que je m'inflige une seconde fois cette dérouillée.

— Ah oui, j'avais oublié.

— Oublié ? Mais tu ne te souviens plus de ton partiel, de ton tournoi de tennis ? Qu'est-ce qui t'arrive ? D'ailleurs, il est huit heures trois. Si tu ne veux pas te faire jeter à l'entrée de la salle d'examen, t'as intérêt à te bouger le cul. Moi, je mets les voiles !

— Valentine, ton vocabulaire ! la rabroue ma mère de loin.

Je me précipite dans ma chambre. Inutile d'affoler mes parents en séchant mon épreuve de maths. Je me dirige vers la commode où je range mes fringues. Qu'est-ce que je vais mettre ? Choc en retrouvant des vêtements que je n'ai pas vus depuis plus de trois décennies ! Je savais que je ne rivalisais pas avec le gratin de la mode, mais alors là ! Heureusement que mes potes cultivaient le même style vestimentaire. C'est l'avantage d'être dans un lycée de l'est de Paris et non des quartiers plus friqués de l'ouest. Un pantalon en toile beige de chez Pantashop, une de mes éternelles chemises Lacoste assez solides pour être portées par deux ou trois générations. Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire en redécouvrant mon débardeur en laine jaune. Dire que je l'ai acheté avec fierté il y a trente-cinq ans... ou il y a deux mois, au choix. Seul accessoire que je retrouve avec plaisir : mes Stan Smith.

J'attrape mon sac à l'arraché. Je me souviens que je le préparais la veille pour gagner du temps : à cette époque, je n'étais pas vraiment matinal. J'espère y avoir mis des feuilles et de quoi écrire. Sinon, j'en demanderai à Erwan, que j'ai vu hier... dans ma vie normale. Ma mère me tend ma veste, je la remercie et dévale les marches quatre à quatre. Je cours sur les deux kilomètres qui me séparent du lycée pour ne pas arriver en retard. Je n'ai plus aucune idée de la localisation des salles et il faudra que je suive un de mes coreligionnaires pour m'y rendre. Heureusement que je regarde régulièrement mes vieilles photos de

classe. J'en reconnaîtrai quelques-uns. Je ne sais toujours pas où je me trouve, mais si je suis dans un rêve, il devient candidat au prix du rêve le plus absurde.

## 2. MY TAILOR IS RICH – 22 AVRIL

Ma mère est partie déjeuner avec des amies, sans doute des membres de son club de bridge. Hormis taper le carton, leur activité principale consiste à partager des ragots autour d'un thé et de macarons. Ma sœur est restée manger à la cantine pour répéter sa pièce de théâtre. Quant à moi, je suis rentré faire le point à la maison. À la maison... à l'ancienne maison, oui ! Je me suis ouvert une boîte de petits pois et j'ai réchauffé des bâtonnets de poisson pané. Cela représentait une des bases de ma nourriture. J'ai agrémenté ce menu gastronomique d'une bouteille de Kronenbourg. Si je me souviens bien, je n'en buvais pas à l'époque. Une fois le repas avalé, il était temps de faire un sérieux bilan de la matinée.

Un, si je suis encore dans un rêve, il commence à devenir insistant. Insistant et particulièrement précis. Je me demandais avec curiosité comment j'allais m'en sortir pendant cet examen de quatre heures. Pas si mal, finalement. J'ai suivi des études d'ingénieur, et même si j'ai oublié une partie de tout ce que j'ai ingurgité au cours de mes années de classe préparatoire, il m'en reste suffisamment pour obtenir une note décente pour un devoir de terminale C. Enfin, on verra ça... si je me trouve encore là au moment de la remise des notes.

Deux, si je ne suis pas dans un rêve... où est-ce que je suis ? En 1982, c'est sûr. J'ai écouté la radio

en mangeant et j'ai entendu une interview de Michel Platini à moins de deux mois de l'ouverture de la Coupe du monde en Espagne. Je ne suis pas un spécialiste de science-fiction, et je ne connais vaguement qu'une théorie sur les déchirements temporels. Celle du « trou de ver », sorte de raccourci à travers l'espace-temps. Mais une fois que j'ai dit ça, je suis bien avancé. Je me retrouve dans mon corps de dix-sept ans, bientôt dix-huit, ce qui n'est pas désagréable en soi. En revanche, je vais devoir revivre ma vie et cela m'angoisse ! Évidemment, avec l'expérience d'un type de cinquante-deux ans, je réagirai différemment... ce qui veut dire que je modifierai mon avenir, que je ne croiserai sans doute pas ma femme et que mes trois filles ne naîtront jamais. Et ça m'angoisse encore plus ! Est-ce que ma présence ici est en train de les faire disparaître dans le futur ?

Est-ce que je me pose vraiment ces questions ?

Je me prépare un café, récupère un cahier et m'installe dans le salon. Que dois-je faire ? Je n'en ai aucune idée. On s'est tous demandé un jour ce qu'on changerait si on revenait dans le passé. Je peux vous assurer une chose : c'est super flippant. Après l'examen, j'ai fait un bout de chemin avec Erwan et Manu, mes deux meilleurs amis. Nous nous rencontrons toujours régulièrement ! Tout à l'heure, j'ai dû rire à leurs blagues de potaches pour ne pas leur paraître trop étrange. Par contre, quand on a

discuté des filles de la classe, j'ai gardé le silence. Soyons clairs : à ce jour, mon seul exploit s'est limité à en embrasser une au cours d'une soirée récente. Avec le recul, je pense que j'étais plutôt beau garçon, mais beau garçon réservé. Mes potes ne sont pas allés plus loin que moi dans la découverte de leur pouvoir de séduction. Il est certain que si je reste ici encore quelques semaines, je me montrerai plus entreprenant qu'il y a trente-cinq ans et que je ne raterai pas deux fois les occasions qui s'étaient offertes à moi.

Non, mais je raconte n'importe quoi ! Je suis marié. Tiens, ma première idée intelligente me vient à l'esprit ! Et si Nathalie, ma femme, avait, elle aussi, été prise dans ce délire temporel ? Si elle s'était aussi retrouvée ce matin dans son lit d'adolescente ? Je m'approche du téléphone, mais je m'aperçois que je ne me souviens plus du numéro de ses parents. Comment est-ce que je vais la contacter ? Internet, tu me manques ! Il me semble que les premiers minitels ont été installés au début des années quatre-vingt. Cependant, même si ça se confirme, aucun d'entre eux n'a franchi la porte de l'appartement familial. Il ne me reste plus qu'à me rendre à la poste... dont je ne connais bien sûr pas les horaires d'ouverture, ne disposant toujours pas d'Internet.

Ma décision est prise. Je vais trouver une excuse pour ne pas participer au tournoi de tennis demain matin. Cela m'offrira du temps pour mener cette enquête... et pour me payer une visite chez le coiffeur. Sincèrement, je ne peux pas garder cette

coupe, surtout si je veux donner l'impression d'être majeur !

Je décide finalement d'aller en cours cet après-midi. Quand vous vous sentez paumé, la routine permet parfois d'apaiser les tensions. Un peu comme *Rain Man*, qui se rassurait en comptant ses bâtonnets de poisson. Je m'octroie de la marge pour arriver à l'heure. Malgré, ou à cause, de l'étrangeté de ma situation, je regarde avec un intérêt accru tout ce qui se passe dans ces rues du 12<sup>e</sup> arrondissement que j'avais parcourues tant de fois. Ce qui me surprend le plus, ce sont toutes ces échoppes qui n'ont pas encore été remplacées par des banques ou des magasins d'informatique. J'ai l'impression de me déplacer dans un décor de cinéma. Cependant, plus les heures passent, plus ce qui m'entoure me semble réel. Un petit sourire quand je remarque une des fameuses deux-chevaux vertes et que je repense au jeu idiot auquel on jouait avec Valentine : le premier qui en repérait une hurlait « deux-chevaux verte » en pinçant son voisin. Il faudra d'ailleurs que je fasse preuve de vigilance en me promenant avec ma sœur. Pour quelques heures, je décide de laisser mes interrogations au vestiaire et de vivre dans le temps présent, comme si tout cela était vrai.

Je retrouve presque avec plaisir l'ambiance bon enfant de mon lycée. Nous formions une classe unie, sans concurrence. Aucun crack qui cherchait à écraser les autres : avoir son bac était l'objectif

prioritaire... et, depuis peu, choisir les études supérieures et gérer les inscriptions. Pas simple, ces inscriptions, surtout quand le seul endroit pour faire une photocopie sur papier photo est le bureau de poste du coin : ce genre de papier où le texte s'efface après être resté une semaine au soleil. J'espère être rentré au XXI<sup>e</sup> siècle avant d'attaquer le marathon des inscriptions.

On commence par un peu d'anglais, sous la direction de monsieur Lépervier. Je m'installe au fond à côté d'Erwan et on bavarde. On a toujours adoré discuter en cours, mais pas du cours, bien sûr. À cette époque, la maîtrise de la langue de Shakespeare n'était pas mon fort. Comme beaucoup de mes condisciples, je connaissais en partie la conjugaison des verbes irréguliers ainsi que quelques dialogues percutants du style : « *The porter is taking the luggage to the taxi* », « *My tailor is rich* », ou pour les cinéphiles « *May the force be with you* ». Cependant, je n'aurais pas eu la capacité de survivre plus de quelques heures dans une ville anglaise ou américaine. Je suis d'ailleurs persuadé que certains de nos professeurs proches de la retraite auraient eu d'immenses difficultés à se faire comprendre par les autochtones. Un grand éclat de rire d'Erwan attire l'attention sur nous. Quand un enseignant voit un élève rire, il sait par expérience que son voisin est tout aussi responsable en ayant sorti le bon mot qui a conduit à l'interruption du cours.

— Monsieur Lemeur, puisque vous semblez en verve de paroles, vous allez nous raconter ce que vous avez retenu de mon speech sur les flux migratoires en Californie, me provoque Lépervier.

Frédéric Lemeur, c'est bien moi ! Il vient de m'interroger sur un sujet que je connais bien. J'ai travaillé trois ans à San Francisco. Nous nous y étions installés en famille, au début des années 2000. Je ne réfléchis pas et, durant deux minutes, je lui résume l'arrivée des Espagnols, des Chinois, la ruée vers l'or. Je m'arrête juste avant d'évoquer les Sud-Américains, car nous ne sommes qu'en 1982. Pourtant, cela n'aurait changé en rien le résultat de mon show. Un grand silence règne dans la salle. Je percute trop tard que le Frédéric Lemeur de dix-sept ans baragouinait un dialecte auquel un Britannique bien-né aurait refusé de répondre. Comment vais-je pouvoir justifier que je parle couramment américain ?

— Monsieur Lemeur, dire que vous m'avez impressionné serait en dessous de la vérité ! Avez-vous passé un pacte avec le Diable cette nuit ?

Un pacte avec le Diable : une piste que je n'ai pas encore étudiée. Mais aucun des éclaircissements que je pourrai lui servir ne sera crédible. Je me décide pour la seule option qui s'offre à moi : je souris naïvement en haussant les épaules. Si le cours reprend, l'attention déjà basse des élèves a diminué d'un cran. Dès que la sonnerie retentit, un attroupement se forme autour de moi. Il va bien falloir que je trouve une explication.

— J'ai rencontré une Californienne l'été dernier. Je suis tombé amoureux de cette fille. On doit se revoir aux prochaines vacances. Alors j'apprends sa langue.

— Mais pourquoi est-ce que tu ne nous en as pas parlé avant ? Pourquoi aujourd'hui ?

— Parce que l'autre m'a gonflé et que j'ai voulu le renvoyer dans ses vingt-deux.

On me regarde avec stupeur. Je ne sais pas si c'est mon histoire abracadabrantesque ou mon expression totalement décalée qui les surprend le plus, mais aucun d'entre eux n'insiste. Je leur en suis reconnaissant. Comme on se dirige vers la cour de récréation, Erwan se penche vers moi et me glisse discrètement :

— C'est quoi cette histoire de nana ? On a passé les vacances ensemble, et il n'y avait aucune Américaine. Surtout pendant les deux semaines chez ta grand-mère en Ardèche.

— Je t'expliquerai, c'est promis. Mais là, je vis une situation un peu compliquée.

— Tu es bizarre depuis ce matin. Tu es sûr que tu ne veux pas en parler ?

— Non, je gère.